

LE SKYLARK DE L'ESPACE

par Edward Elmer Smith, PhD.
en collaboration avec Lee Hawkins Garby
traduction de M. Bertin
revue et complétée par Jean-Marc Lofficier

CHAPITRE PREMIER *Où l'Impossible se produit*

Pétrifié d'étonnement, Richard Seaton suivait des yeux la cuve de cuivre au-dessus de laquelle, encore un instant plus tôt, il procédait à l'électrolyse de sa solution de X — un nouveau métal inconnu.

A peine s'était-il écarté de la cuve et de son précieux contenu, que celle-ci, en dépit de son poids, avait bondi de ses mains, comme une créature vivante, et s'était envolée par la fenêtre à une vitesse terrifiante, broyant sur son passage une douzaine de bouteilles et d'équipements divers qui se trouvaient sur la table.

Seaton saisit ses jumelles et chercha dans l'espace la cuve volante qui déjà n'était plus, à l'œil nu, qu'un point minuscule perdu dans le lointain. Il constata que celle-ci, au lieu de retomber vers le sol, comme cela aurait dû être le cas, continuait au contraire sa course dans les airs en ligne droite. Et le fait qu'elle diminuait rapidement de grosseur à l'œil nu témoignait de son énorme vélocité.

En quelques instants, elle disparut entièrement.

Pareil à un somnambule, Seaton reposa ses jumelles. Comment cela était-il possible ? La cuve de cuivre qu'il utilisait quotidiennement depuis des mois venait de disparaître — littéralement, de s'envoler — sans la moindre raison apparente, hormis une cellule électrique et quelques gouttes de cette nouvelle solution chimique qu'il venait de mettre au point.

Il contempla d'un œil hébété les bouteilles brisées qui jonchaient la table, et l'emplacement, désormais vide, que la cuve de cuivre avait occupé pendant de nombreuses années.

Il fut tiré de son immobilité et de sa stupeur par l'arrivée de son assistant, à qui il fit alors signe, silencieusement, de remettre de l'ordre dans la pièce.

— Qu'est-il donc arrivé, ici docteur Seaton ? demanda ce dernier.

— Ah, Dan ! Je voudrais bien le savoir moi-même ! répondit Seaton, que l'incroyable phénomène dont il venait d'être le témoin plongeait encore clans l'ahurissement.

Ferdinand Scott, un chimiste qui travaillait dans le laboratoire voisin, entra en coup de vent.

— Hello, Dickie ! Il m'a semblé entendre du raffut chez vous...

Le nouveau venu s'aperçut alors que l'assistant était en train de balayer les débris de verre sur la table et sur le plancher.

— Grand Dieu ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ? Y a-t-il eu une explosion ? Pourtant, je n'ai rien entendu ! Comment cela s'est-il produit ? Et pourquoi ?

— Je pourrai peut-être vous dire le *comment*, fit Seaton, pensif, mais quant à vous dire le *pourquoi*, c'est une autre histoire, et je suis encore dans le noir à ce sujet. Tout ce que je sais, je vais vous le raconter...

En quelques mots, Seaton relata l'incident. Le visage de Scott exprima tour à tour de l'intérêt, de l'étonnement, puis une pitié alarmée. Il prit Seaton par le bras et lui dit avec gentillesse :

— Dick, mon vieux, on ne m'a jamais dit que vous buviez ou vous vous droguiez ! Or, votre histoire sort en droite ligne du goulot d'une bouteille ou d'une seringue. Est-ce que vous avez aussi vu un

éléphant rose s'envoler avec votre cuve ? Écoutez-moi bien, mon ami: si vous voulez continuer à travailler pour le Gouvernement, il faut que vous arrêtiez de consommer ce que vous prenez sans doute en cachette. C'est déjà assez vilain d'avoir démolé vos appareils, et égaré votre cuve, sans que vous alliez raconter de pareilles fariboles. Le patron vous demanderait votre démission sur-le-champ. Suivez mon conseil : prenez un peu de repos ! Cela ne vous tente-t-il pas ?

Comme Seaton ne lui prêtait aucune attention, Scott regagna son laboratoire, en hochant tristement la tête.

Seaton, dont l'esprit tourbillonnait encore, s'en fut lentement jusqu'à son bureau. Il prit sa pipe noire et culottée, et s'assit pour réfléchir à ce qui s'était produit, qui violait apparemment toutes les lois de la mécanique et de la gravitation. Il ne buvait pas, il était sain d'esprit — et pourtant, cette chose-là s'était produite. Pourquoi ? Telle était la question ! Toute sa formation scientifique lui disait qu'une telle chose aurait dû être impossible, qu'il était impensable qu'une masse inerte de métal pût s'envoler sans l'aide d'une force propulsive. C'était là une violation de la loi la plus fondamentale de la mécanique : celle de la conservation de l'énergie. Mais, puisque cela s'était produit, il fallait qu'une force énorme — jusque là inconnue — eut agi. Mais quelle était donc cette force ?

La source de cette incroyable manifestation d'énergie devait se trouver quelque part : soit dans la solution chimique elle-même, soit dans la cuve. Concentrant la puissance de son esprit rompu à l'analyse scientifique sur ce problème, sourd et aveugle à tout le reste, Seaton, comme cela était souvent le cas, demeura immobile pendant des heures, serrant entre ses dents sa pipe éteinte. Ses camarades chimistes, leur journée de travail achevée, s'en allaient. La nuit tombait, et la pièce s'obscurcissait lentement.

Enfin il se leva. Frappant le bureau de sa main, il s'écria :

— J'ai réussi à libérer l'énergie intra-atomique du cuivre ! C'est la seule explication possible ! Avec seulement du cuivre, la solution X, et du courant électrique ! J'ai eu une sacrée chance, poursuivit-il, une nouvelle idée lui venant soudainement à l'esprit. Si toute l'énergie avait été libérée d'un seul coup, l'explosion aurait probablement été suffisante pour projeter la Terre entière hors de son orbite... Heureusement, cela n'a pas été le cas ; la libération de l'énergie s'est faite progressivement, entraînant une propulsion linéaire de la cuve. Je me demande bien pourquoi... Quelle source d'énergie ! Potentiellement infinie, oui... Quand je vais expliquer tout cela demain à la Direction, ils vont ouvrir des yeux grands comme des soucoupes ! Et s'ils ne me laissent pas poursuivre mes recherches et exploiter ce processus, je démissionnerai, je chercherai à trouver un peu plus de métal X, et je me passerai d'eux. Ma cuve est, en ce moment-même, en route vers la Lune. Il n'y a pas de raisons que je ne lui emboîte pas le pas ! Mon ami Martin est un tel fan des voyages d'exploration qu'il se mettra en quatre pour nous construire le type de vaisseau dont nous aurons besoin...—Et, ensemble, nous irons explorer le Système Solaire ! Grand Dieu ! Quelle magnifique opportunité ! Oui, décidément, j'ai eu une sacrée chance !¹

Il reprit brusquement conscience des choses. D'abord il avait une faim de loup. Regardant sa montre, il vit qu'il était dix heures du soir. Il se souvint alors qu'il aurait dû aller dîner chez sa fiancée, et que c'était même leur premier dîner depuis le jour de leurs fiançailles. Il se traita d'idiot et quitta la pièce en hâte. Peu de temps après, sa moto déchirait Connecticut Avenue et roulait vers la maison de sa bien-aimée.²

¹ Ce paragraphe fut supprimé dans la version de 1958 et remplacé par :

— Je suis absolument sûr que le seul incident inhabituel survenu pendant mon travail fut un léger débordement de la solution X sur la bassine de cuivre, et un court-circuit dans les fils quand je l'ai déplacée. Je me demande si la chose se répéterait ?

Souriant à demi de l'idée folle qui lui était venue, il prit un morceau de fil de cuivre, et le plongea dans la solution. Après l'avoir retiré, il constata que le fil avait changé d'aspect, le métal X ayant apparemment remplacé une portion du métal originel. Restant bien à l'écart de la table, il mit le fil en contact avec les électrodes. Il y eut alors une petite étincelle, un bruit sec, et le fil disparut. Au même instant, il entendit un son semblable à celui de l'impact d'une balle de fusil. Seaton constata avec stupeur qu'il y avait un petit trou rond à l'endroit où le fil avait traversé, de part en part, l'épais mur de brique du laboratoire. Ainsi le phénomène s'était renouvelé. Mais quelle en était la cause exacte ? Il avait beau y réfléchir, aucune lumière ne se faisait dans son esprit.

² Ce paragraphe fut réécrit comme suit dans la version de 1958 :

En descendant le long corridor, il remarqua qu'un laboratoire était encore brillamment éclairé. C'était celui de Marc DuQuesne, de la division des recherches avancées. Lui aussi travaillait tard.

Seaton sauta sur sa moto et remonta l'avenue à vive allure. En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'aucun flic ne le suivait — car il dépassait largement la limitation de vitesse — il aperçut le faisceau d'un puissant projecteur au-dessus du Navy Yard. Cette lumière lui rappela une aurore boréale qu'il avait vue de la maison de ses parents. Par association d'idées, il en vint à méditer sur la propagation de la lumière, sur la théorie électromagnétique, et enfin sur la théorie électronique de la matière qui avait fait l'objet de chaudes discussions au temps où il était encore étudiant.

Au travers cette idée, il en perçut vaguement une autre, si vaste, si surprenante, si incroyable que, tout en réfléchissant, il en oublia qu'il était sur une motocyclette, et seul son infallible instinct de conducteur bien entraîné lui évita une catastrophe sur la route. En approchant de sa destination, il fit un effort sur lui-même pour retrouver son self-control :

« Ressaisis-toi, mon vieux ! Tu as dû perdre les pédales au travail cette nuit », murmura-t-il, constatant amèrement qu'il venait de commencer sa carrière de futur mari en oubliant d'aller dîner chez sa fiancée. Il résolut alors de mettre tout en œuvre pour retrouver les bonnes grâces de celle-ci.

CHAPITRE 1B³

Le Dîner de Fiançailles

Tandis que la nuit tombait et que les lucioles commençaient à allumer leurs petites lanternes féériques sur la large pelouse, devant sa confortable demeure de Chevy Chase,⁴ Dorothy Vaneman retourna dans sa chambre pour s'y changer. A la pendule, elle vit qu'il n'était guère plus de six heures. Elle s'assit à sa table de toilette, sur laquelle se trouvait, dans un cadre très simple, le portrait de l'homme qu'elle allait épouser : un visage solide qui n'était point sans charme, avec de grands yeux gris au regard aigu, des yeux profonds qui semblaient chercher une réponse à des questions inexplicables ; un large front de penseur, surmonté d'une chevelure noire, abondante et indisciplinée, les mâchoires carrées et fortes du lutteur-né — tel était cet homme dont la vivante personnalité, l'impétuosité, et l'indomptable persévérance avaient, dès leur première rencontre et en un clin d'œil, éliminé tous les autres hommes à ses yeux.

— Dick, murmura-t-elle, Dickie...

Et elle rêva qu'elle était entre ses bras.

Une demi-heure plus tard, alors qu'elle venait de s'habiller avec soin, Mme Vaneman, sa mère, apparut et demanda anxieusement :

— Je me demande s'il ne lui est pas arrivé quelque chose ?

— Non, répliqua Dorothy. Je ne pense pas. Je suppose qu'il a encore eu des problèmes avec la police de la route pour excès de vitesse sur sa moto. Est-ce qu'Alice peut attendre un peu pour le dîner ?

— Oui, bien sûr, dit sa mère en se retirant.

Cependant, après une nouvelle attente d'une demi-heure, on se mit à table, non sans jeter un regard de désapprobation polie sur l'assiette qui devait rester vide.

Il était dix heures et demie quand Seaton arriva enfin. Il entra lentement et regarda Dorothy d'un air anxieux. Sur son visage on lisait de l'indécision, presque de la frayeur — une expression qui lui était si peu habituelle que Dorothy ne put s'empêcher de sourire.

— Je suis affreusement vexé de ce qui arrive, ma chérie, dit-il. Es-tu très en colère contre moi, ou me permettras-tu de m'expliquer ?

— J'étais en colère, répondit-elle malgré elle, tout en se jetant dans ses bras, mais je ne le suis plus maintenant.

— Tu me traites bien mieux que je ne le mérite, dit-il. Sache que pour rien au monde je n'aurais voulu me mettre dans un tel cas ; mais il s'est passé quelque chose dans mon laboratoire, et cela m'a tellement fasciné, j'y ai tellement réfléchi, que j'en ai oublié tout le reste. Je me rends compte que c'est là une bien piètre excuse, mais tu sais que ma cervelle est si petite qu'elle ne peut contenir plus d'une idée à la fois.

— Qu'est-il arrivé ? l'interrompit-elle. Un accident ?

— Heu... Pas exactement... Je veux dire que personne n'a eu de mal — sauf quelques bouteilles. Mais c'était quelque chose de très étrange ! Je ne peux même pas essayer de te l'expliquer, puisque je ne me l'explique pas moi-même.

A ces mots, son regard se fit absent, et il sembla oublier la belle jeune fille qui était entre ses bras.

— Enfin, fit-elle, un peu agacée, qu'est-il donc exactement arrivé ? Est-ce donc si terrible que cela ? Raconte-moi tout.

— Non, ma chérie, ce ne fut pas terrible, mais avant de te raconter la chose, je voudrais que tu me dises, après m'avoir bien regardé dans les yeux, si tu n'as jamais eu le moindre doute quant à mon équilibre mental.

Elle se leva de sa chaise, lui tourna le visage vers la lumière, et, parodiant un médecin, lui examina les yeux.

³ Les trois chapitres intitulés 1B, 1C et 1D furent rajoutés dans la version de 1958.

⁴ Quartier huppé de Washington.

— Richard Ballinger Seaton, fit-elle, en ma qualité d'expert mental, je déclare que tu es parfaitement sain d'esprit — l'homme le plus sain d'esprit que je connaisse. Maintenant, tu peux me raconter les pires folies. As-tu tenté de faire sauter ton laboratoire ou d'assassiner tes collègues ?

— Non, fit-il en éclatant de rire. Tu sais que je travaille sur les déchets de platine qui se sont accumulés dans nos laboratoires depuis une dizaine d'années.

— Oui... je sais que ton département a récupéré une petite fortune en platine et autres métaux rares. La dernière fois que je t'ai vu, tu m'as même dit que tu avais découvert un nouveau métal parmi ces déchets, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Dans ce lot de déchets de platine, j'ai trouvé toutes sortes de métaux, rares ou non, mais connus de la science. Je les ai isolés les uns après les autres, et j'ai envoyé aux laboratoires pertinents ceux qui avaient de la valeur. Mais, dans l'une de ces solutions, il m'apparut qu'il y avait je ne sais quoi qui demeurait réfractaire à tous les procédés qu'on utilise pour analyser les substances connues. Je finis par identifier cette substance comme étant un métal d'un très grand poids atomique et possédant quelques propriétés particulières, que je baptisai, faute de mieux, métal X.

« Cet après-midi, j'étais en train de faire subir à ce métal, une dernière purification par le biais d'une électrolyse, quand, tout à coup, il y eut comme un feu d'artifice. La cuve de cuivre dans laquelle j'étais en train de procéder à l'électrolyse se mit d'abord à déborder, puis s'envola par la fenêtre à une vitesse telle que, par comparaison, celle d'un boulet de canon aurait semblé dérisoire. Pour autant que j'aie pu en juger, cette fuite se fit en ligne droite, sans dévier d'un pouce.

Dorothy avait écouté avec attention, mais avec une expression de perplexité.

— Est-ce que tu n'es pas encore en train de me raconter des bobards ? fit-elle sur un ton sceptique.

— Oh, Dottie ! Je te jure que c'est exactement ce qui s'est passé.

— Je comprends pourquoi tu as oublié tout le reste ! Mais comment cela a-t-il pu se produire ?

— Hier, j'aurais pris pour un fou quelqu'un qui m'aurait raconté une histoire pareille sans m'en donner la preuve. Et pourtant, j'ai vu la chose se produire de mes propres yeux. Est-ce que tu me crois, Dottie ?

— Bien sûr ! fit Dorothy, en prenant instantanément un ton sérieux. Si j'ai émis un doute, c'est à cause de ma surprise. Tu sais bien que je crois tout ce que tu me dis. Franchement, si tu me racontais que la lune est un fromage et que tu l'as emportée dans ta poche, je pense que je te croirais toujours. Mais je vais être consumée de curiosité jusqu'à ce que tu aies tiré la chose au clair. Tu me tiendras au courant, n'est-ce pas, chéri ?

— Tu sembles avoir une grande confiance en mes capacités. Je ne suis pas sûr du tout de pouvoir résoudre ce problème.

— Ne sois pas ridicule, Dickie. Tu sais bien qu'il n'y a pas de problème au monde que tu ne puisses résoudre si tu le désires vraiment...

Seaton interrompit la conversation de la tendre façon dont usent les amoureux partout ; puis le jeune chimiste regarda sa montre.

— Ciel ! Dottie, je n'avais pas idée qu'il fut si tard ! Il y a longtemps qu'est passée l'heure où un fiancé respectueux des conventions se doit de dire bonne nuit à celle qu'il aime.

Après un dernier baiser, Seaton sauta sur sa moto et partit rapidement. Dorothy le suivit tendrement du regard jusqu'à ce qu'il eut disparu dans l'obscurité. Elle regagna alors sa chambre, en poussant un soupir très long, très profond, mais suprêmement heureux.

CHAPITRE 1C

Jours Anciens

Après avoir décroché les plus hauts diplômes qu'un ingénieur chimiste put espérer obtenir, Seaton était devenu assistant au service des recherches d'une grande université. Il y passa son doctorat, avec une thèse brillante sur les métaux rares. Demeuré très jeune de caractère, malgré sa grande culture scientifique, l'aimable Dick, qui avait été entretemps engagé comme chimiste en chef dans un laboratoire du Département de la Chimie à Washington, ne tarda pas à être reçu dans les cercles les plus huppés de la capitale.

Il était d'une stature imposante, large d'épaules, la taille mince, et sa force physique était considérable. La pratique des sports l'avait maintenu dans une forme que perdent trop souvent les fonctionnaires. Il employait la plupart de ses loisirs à jouer au tennis, nager et faire de la moto.

Comme tennisman, il était très connu dans les milieux sportifs de Washington. Pendant les tournois, il avait fait la connaissance de M. Reynolds M. Crane, explorateur et champion sportif multimillionnaire, que ses intimes appelaient plus familièrement Martin, ou Mart. Seaton rencontra Crane en finale. Ce dernier réussit à conserver son titre, mais après l'avoir si chaudement disputé, qu'il eut le désir de mieux connaître un adversaire dont le jeu était si puissant. Pourquoi ne pas s'entraîner ensemble en double ? La proposition, à peine formulée, fut acceptée, et la combinaison se révéla magnifique. Et les deux hommes devinrent ainsi amis.

Crane avait toujours eu la possibilité de s'offrir tout ce qui peut s'acquérir avec de l'argent. Son arrière-grand-père avait amassé une énorme fortune, et celle-ci, sagement gérée par ses banquiers, n'avait fait que croître depuis lors. De très bonne heure, Crane avait étudié les engins mécaniques, et s'était finalement spécialisé dans l'aviation. Avec l'attention et la minutie scrupuleuse qu'il apportait aux moindres détails, il avait perfectionné de nombreux appareils pour le plus grand bien de la navigation aérienne. Il avait inventé, en particulier, un altimètre compteur de vitesse absolument remarquable.

La propriété du vieux Crane, à Chevy Chase, était revenue à Martin. C'était une résidence bien connue et très bien aménagée, mais dont une partie seulement était occupée. L'ameublement était d'une sévère simplicité. Une des pièces s'ornait des trophées que Martin avait rapporté de ses voyages, et ressemblait à une salle de musée. Une grande vitrine contenait des modèles de toutes sortes de véhicules, bateaux minuscules, avions miniature, canots et automobiles lilliputiens. D'autres objets encore révélaient quelques traits surprenants de leur propriétaire, objets fragiles et remarquables par la perfection de leur forme : par exemple, un coquillage si frêle que le moindre choc l'aurait brisé, et d'une couleur si exquise qu'aucune fleur n'aurait pu rivaliser avec lui. Bien que Crane n'en jouât point, on voyait dans un coin un magnifique piano et un Stradivarius d'une valeur inestimable. Peu de gens avaient été conviés à se servir de ces instruments, mais les rares fois où la chose s'était produite, Crane avait écouté silencieusement, et la chaleur de ses compliments indiquait combien il était sensible à la vraie musique.

Crane avait peu d'amis, non qu'il fut avare de son amitié, mais parce qu'il n'y avait que très peu de gens qui fussent capables de charmer son esprit. L'ardeur enthousiaste de Seaton, sa vitalité intense, l'éclat splendide de son intelligence, tout cela l'avait attiré vers le jeune chimiste.

Les relations de Crane avec Shiro, son serviteur japonais, étaient, elles aussi, caractéristiques. Impressionné par l'honnêteté et la fidélité de Shiro au cours d'une de ses visites au Japon, Crane lui avait offert un emploi permanent, et la proposition avait été acceptée avec joie. Depuis lors, le petit japonais l'avait accompagné dans tous ses voyages, en serviteur fidèle, discret, prompt, et d'une courtoisie instinctive et exceptionnelle. Shiro, de son côté, avait trouvé en Crane un maître sans arrogance. Des années d'étroite camaraderie, durant lesquelles ils avaient enduré, ensemble, d'un pôle à l'autre, les privations des sportifs et des explorateurs, avaient tissé entre eux des liens qui étaient ceux de l'amitié.

Quant aux femmes, Crane les fuyait franchement, d'abord parce les choses auxquelles il s'intéressait le plus dans la vie ne les intéressaient guère, mais aussi parce que sa personnalité et son immense fortune avaient fait de lui un parti des plus désirables, et le point de mire, dans la haute société de trois continents, de toutes les demoiselles à marier et de leurs honorables mères — sans oublier les aventurières.

Depuis lors, Dorothy, qu'il avait rencontrée, mais avec qui il n'avait réellement fait connaissance qu'après avoir noué des liens d'amitié avec Seaton, était la seule qui fut admise dans le temple de sa vie intime. La franche camaraderie dont la jeune fille faisait preuve envers lui, fut une révélation. Il savait que des liens sentimentaux existaient entre son ami et la jeune fille, du type de ceux que même la mort ne peut briser. Mais souvent, par la suite, dans ses heures de solitude, il songeait à ce foyer idéal dont il avait un instant rêvé, et il comprit que seule une telle perfection dans le bonheur pourrait le satisfaire pleinement.

CHAPITRE 1D

Echecs et Succès

De retour à sa pension, Seaton se mit au lit. Mais il ne put dormir. L'idée qui le hantait était celle de la navigation à travers l'espace, et bien qu'à l'ordinaire, il s'endormit en quelques secondes, ce soir-là, la perspective de naviguer, non seulement dans l'air, mais dans le vide absolu de l'espace interplanétaire, était trop excitante pour lui permettre le repos. En dépit de tous ses efforts pour penser à autre chose, il s'imaginait pilotant un appareil en forme de cigare à travers l'infini de l'espace interstellaire, visitant d'étranges planètes et observant de mystérieux systèmes solaires. Pendant une heure — pour chasser cette idée — il s'astreignit à compter jusqu'à mille, ou à user de quelque autre moyen mental propre à chasser une obsession, mais tout cela fut vain, si bien que, finalement, il abandonna la lutte, sauta de son lit, enfila sa robe de chambre, et s'installa à sa table de travail.

Il posa devant lui des livres qui traitaient de l'énergie intra-atomique et des phénomènes nucléaires, et se mit à étudier le problème qui le préoccupait. Plus il étudiait, et plus la conviction se fortifiait en lui qu'il était sur la bonne voie. Certes, il savait que dans le cas du radium, où l'énergie de l'atome n'est libérée qu'à un degré infinitésimal, une livre de cette substance pouvait produire une énergie équivalente à dix mille chevaux-vapeur. Mais il n'avait aucun moyen de savoir, pour le moment, quelle quantité d'énergie avait été libérée lors de son effrayante expérience, mais, au vu du résultat, il était en droit de supposer que celle-ci était considérable.⁵

Estimant le pourcentage de libération à cinquante-pour-cent, il lui fut possible de vérifier, au moyen de ses tables, et après de longues et délicates opérations, qu'un kilo de matière ainsi décomposée, engendrerait une puissance continue d'environ deux cents millions de chevaux-vapeur. Sa connaissance de la radioactivité, de la théorie électromagnétique, et des phénomènes nucléaires lui fournissait donc une explication satisfaisante à ce qu'il y avait trouvé de plus remarquable dans l'expérience : à savoir que l'envolée de la cuve de cuivre s'était effectuée strictement en ligne droite.

Lorsqu'on lui apporta son petit déjeuner, il avait déjà élaboré une théorie qui lui donnait satisfaction ; mais il s'était aussi formé quelques idées sur les formidables obstacles qu'il lui faudrait surmonter avant de pouvoir atteler ce monstre d'énergie à son hypothétique navire céleste.

Une heure à peine après son arrivée au bureau, Seaton découvrit que Scott avait déjà répandu de tous côtés la nouvelle de son aventure de la veille, et que son laboratoire était devenu le centre de l'intérêt général des savants du Département. Il dut d'abord expliquer le phénomène à tous ceux qui s'étaient spontanément rassemblés autour de lui. Il allait leur exposer sa théorie, lorsque quelqu'un s'écria :

— C'est tout simplement un mélange de Jules Verne et de Sherlock Holmes !

— Sherlock Holmes ? s'exclama Scott. Vous voulez plutôt dire *Loufoque* Holmes, car c'est un truc à dormir debout n'est-ce pas ?

Des rires jaillirent, accompagnés d'un flot de commentaires amicaux, mais sceptiques.

— Attendez une minute, tas de braillards, et je vais vous faire voir ! s'écria Seaton, d'un ton à demi coléreux.

Prenant alors un court morceau de fil de cuivre, il trempa l'une de ses extrémités dans la solution X et le posa soigneusement sur la table, en dirigeant vers la fenêtre ouverte son bout ainsi traité. A son grand désappointement, il nota que le fil ne virait pas au brun, comme cela s'était produit la nuit précédente. Avec le pressentiment d'un échec, il le mit en contact avec la solution et déclencha le courant. Comme il l'avait redouté, il ne se passa rien.

Cela ne surprit personne et le petit groupe se dispersa lentement. En s'en allant, la plupart des techniciens observaient un silence charitable, mais Seaton en entendit quelques uns murmurer :

— Il doit faire de l'anémie cérébrale !

⁵ Smith anticipe ici l'usage de l'énergie atomique obtenue à partir de la désintégration nucléaire d'un métal, en l'occurrence le cuivre, vu que l'utilisation de l'uranium à cette fin ne fut découverte par Enrico Fermi qu'en 1934 ; ce passage est donc remarquablement prophétique.

— Pauvre Seaton! Il s'est trop surmené !

— Vous savez, entre le génie et la démence, il n'y a qu'une faible marge : il l'a dépassée, voilà tout !

Amèrement humilié par l'échec de sa démonstration, Seaton, debout devant sa table, contemplait d'un air morose le fil de cuivre. Pourquoi le phénomène se produisait-il à certains moments, mais pas à d'autres ? Il examina à nouveau sa théorie, mais ne lui trouva aucun défaut. De toute évidence, quelque chose qui affectait la structure atomique avait dû agir la veille, mais n'avait pas agi cette fois. Mais quoi ? Que ce facteur fût de nature électrique ne semblait guère douteux. Des ondes de radio ou de télévision n'auraient eu aucun effet sur les vibrations intra-atomiques. Mais de quoi s'agissait-il ?

Seaton passa en revue les diverses sources d'énergie utilisée dans son laboratoire, mais sans résultat. Peut-être devait-il examiner toutes celles employées dans l'immeuble tout entier ? Il découvrit qu'il n'y avait que trois sources possibles d'ondes courtes ou ultracourtes : la machine photostatique, un appareil de rayons X, et le puissant générateur d'ondes ultra-courtes dont se servait DuQuesne. Une brève communication téléphonique lui permit d'apprendre que ni la machine photostatique, ni l'appareil de rayons X, n'avaient fonctionné la veille au soir. Il se souvint, en revanche, que l'appareil de DuQuesne, lui, était branché ; son bourdonnement de moustique se faisait entendre au moment même où s'était déroulée son expérience.

Il savait que son collègue allait actionner sa machine dans quelques minutes. Mais il resta un moment en suspens, examinant soigneusement ses fils, dans un état d'esprit plus facile à imaginer qu'à décrire. Car si la cause qu'il cherchait n'était pas celle-là, elle pouvait, alors, être n'importe quoi, et il risquait bien de ne jamais la découvrir.

Soudain, le bruit caractéristique, aigu et chantant, du générateur d'ondes ultra-courtes de DuQuesne se fit entendre, et, au même instant, Seaton constata que l'extrémité de son fil prenait la couleur brun-chocolat qu'il avait observée la veille. Poussant un profond soupir de soulagement, car il savait maintenant ce qui allait se passer, il enclencha le contact électrique, et le fil de métal disparut alors instantanément. Le seul signe perceptible fut le bruit aigu que fait dans l'air un petit corps se déplaçant à une vitesse extrême.

Seaton se précipita vers la porte pour rappeler ses collègues et leur prouver qu'il avait raison. Mais, après avoir rapidement réfléchi, il résolut de ne mettre aucun d'eux dans la confidence tant qu'il n'aurait pas mieux étudié le phénomène. Il discernait clairement qu'avant qu'un usage pratique put être tiré de sa découverte, des travaux considérables seraient nécessaires. Il devait donc étudier la nature de celui-ci, et chercher le moyen de le contrôler, avant de le rendre public. Mais, pour réaliser tout cela, il fallait des appareils, et, plus encore, de l'argent. Pour l'argent, il songea aussitôt à Crane, et résolut alors de révéler toute l'affaire à son ami. Crane l'aviateur, le sportif, l'explorateur, serait certainement heureux de risquer quelques millions sur une découverte si riche en possibilités dans ses domaines de prédilection.

Trépidant d'excitation, Seaton se donna congé pour le reste de l'après-midi. Bientôt, il pilotait sa grosse moto à travers le quartier des affaires de Washington, se dirigeant vers la résidence de Martin Crane.

Il ne lui fallut pas longtemps pour arriver à destination, et, aussitôt, il sonna fébrilement à la porte d'entrée, jusqu'à ce que le petit japonais vienne lui ouvrir. Shiro le regarda d'un air étonné.

— Hello, Shiro ! fit Seaton. L'honorable monsieur Crane est-il là ?

— Oui, monsieur Seaton, répondit respectueusement le serviteur. Mais il est en ce moment dans son bain.

— Bon. Dites-lui de se dépêcher, car j'ai levé un lièvre qui ne peut attendre !

Seaton bourra sa vieille pipe de bruyère, et se mit à marcher de long en large dans le salon, en tirant de grosses bouffées. Peu après, Crane apparut.

— Hello, Dick ! De quel lièvre s'agit-il ? fit-il en lui tendant cordialement la main. J'étais sur le point de déjeuner. Tu vas faire comme moi. Je crois qu'il va être bientôt l'heure.

— Merci, Mart, d'accord. J'étais trop énervé ce matin pour manger. Pendant ce temps-là, je te dirai le but de ma visite. J'ai découvert un truc qui peut, soit ne déboucher sur rien, soit ouvrir des perspectives qui dépassent l'imagination. Mais avant de t'exposer la chose, je vais te demander si tu te souviens des théories en cours sur la nature de la matière ?

— Seulement d'une façon très générale. Et si j'ai bien compris ces théories, la matière, au fond, n'existerait pas... Ce que nous appelons « matière » ne serait qu'une des formes de l'énergie. Est-ce bien cela ?

— Parfaitement. Et tu te souviens sans doute aussi que cette énergie est un magnétisme qui s'exerce dans une direction perpendiculaire au plan de vibrations des atomes. A ton avis, qu'est-ce qui se produirait si quelque chose pouvait faire que les électrons d'un morceau quelconque de matière se mettent tous à vibrer sur des plans parallèles ?

Après un moment de réflexion, Crane eut un léger sourire.

— Eh bien, je pense que si tu pouvais réaliser cela, tu libérerais probablement une quantité considérable d'énergie, non ?

— Considérable ! Grand Dieu ! Elle serait quasiment infinie ! Je crois que j'ai réalisé cela par accident.

Il y eut un bref silence, et Shiro apparut avec un plateau lourdement chargé.

— Voilà notre déjeuner, dit Crane d'un ton calme. Tout en mangeant, tu pourras me raconter tout ça.

Seaton décrivit rapidement le phénomène de la veille. Il raconta comment il avait passé la nuit à y réfléchir. Il dit ce qui s'était produit le matin même. Enfin, il exposa son rêve : utiliser cette énergie pour propulser un véhicule qui explorerait l'espace infini.

— Voilà toute l'affaire expliquée aussi clairement que je l'ai pu, ajouta-t-il en terminant, le visage un peu tendu. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que c'est une merveilleuse histoire, Dick. Mais j'aimerais voir la chose de mes propres yeux avant de me forger une opinion définitive à ce sujet.

— Très bien. Je t'emmène au bureau sur ma moto.

Lorsqu'ils furent arrivés au laboratoire, Seaton s'assura que le générateur de DuQuesne fonctionnait toujours. Puis, il prépara sa démonstration, tandis que Crane, silencieux, suivait du regard tous ses mouvements.

— Je prends ce morceau de fil de cuivre ordinaire, commença Seaton. Je le trempe dans cette coupe de solution X. Tu noteras que son apparence change sensiblement. Je le place alors comme ceci, l'extrémité tournée vers la fenêtre ouverte...

— Non, l'interrompt Crane. Tourne-le vers le mur. Je veux voir le trou qu'il fera.

— Comme tu veux... Alors je le place, l'extrémité tournée vers ce mur de brique. Quand je mettrai ces fils conducteurs d'électricité en contact avec le fil que je viens de traiter avec la solution, celui-ci s'envolera instantanément vers l'horizon, horizontalement, passant à travers le mur où il laissera un tout petit trou, juste à côté de celui que tu aperçois déjà. Tu ne le verras pas partir, car sa vitesse est trop grande pour qu'on puisse le suivre des yeux, mais tu l'entendras. Es-tu prêt ?

— Vas-y ! répondit laconiquement Crane, les yeux rivés sur le fil de cuivre.

Seaton mit celui-ci en contact avec le courant électrique, et les choses se passèrent exactement comme il l'avait annoncé. Se tournant vers son ami, qui regardait alternativement le deuxième trou dans le mur, et l'endroit où avait été le fil, il exulta :

— Eh bien, Saint Thomas, qu'en dis-tu ? Le fil s'est-il oui ou non envolé ? A-t-il reçu oui ou non reçu une impulsion ?... Je demande à savoir.

Sans répondre, Crane se dirigea vers le mur et examina le petit trou attentivement, le touchant du doigt.

— Eh bien, fit-il, ce trou est un fait tangible et concluant... Si tu trouves le moyen de contrôler cette énergie... de l'emprisonner... de l'atteler au char de l'industrie...

Il se tourna vers Seaton d'un air décidé :

— Tu m'offres une participation dans ton projet ?

— Exactement ! Je ne puis pas, avec mes seuls moyens, m'offrir le luxe de démissionner du Département, et j'aurais de plus besoin d'un endroit où je pourrais me livrer à mes expériences, sans oublier le matériel nécessaire. Une petite voix a murmuré dans mon oreille qu'il me faudrait l'aide de quelqu'un avec des moyens bien plus considérables que les miens pour mener à bout une pareille affaire, et c'est pourquoi j'ai songé à toi.

— Je crains que tu surestimes mes propres capacités, Dick, mais je puis t'assurer qu'après ce que je viens de voir, il me déplairait pas de poursuivre la chose. Cette solution X est-elle la propriété du Gouvernement ? Et auras-tu des difficultés à leur faire accepter ta démission ?

— La solution X est en théorie la propriété du Gouvernement, bien qu'on ne lui accorde aucune valeur maintenant que tout le platine a été récupéré. Quand je l'ai extraite de ces déchets, c'était pour satisfaire ma curiosité personnelle quant à sa nature. Je ne pense donc pas que nous rencontrions de sérieuses difficultés pour obtenir de l'utiliser.

— Il vaudrait mieux qu'on t'en fasse don officiellement, avec une attestation en bonne et due forme. Nous pouvons en tirer une fortune, aussi serait-il préférable que son titre de propriété fut clairement établi.

— Eh bien, dans ce cas, je pense que je peux arranger la chose. Je vais demander que ce produit soit reclassé et mis en vente. Je suis sûr que nous serons les seuls acquéreurs, à moins que l'un de mes collègues ne s'amuse à faire de la surenchère pour prouver, une fois de plus, que je suis fou. Quant à ma démission, sois sans inquiétude. On croit que je me drogue ou que je suis détraqué, et on sera trop heureux de me voir partir. Je ne serais d'ailleurs pas étonné d'être congédié.

— Parfait. Alors, va remettre ta démission. Je t'attends ici.

Seaton transvasa soigneusement la solution dans une grande bouteille et se rendit dans le bureau du chef du personnel, qu'il trouva, comme à l'ordinaire, parmi des monceaux de papier.

— Bonjour, monsieur Hinman.

— Bonjour, docteur Seaton, répondit le bureaucrate d'un air absent. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Pouvez-vous accepter ma démission ?

— A-t-elle été approuvée par votre chef ?

Sur la réponse affirmative de Seaton, M. Hinman, tout en remplissant le formulaire, déclara d'une voix inexpressive :

— Nous sommes désolés de vous voir partir...

— Je voudrais vous parler aussi de cette solution chimique, monsieur Hinman. Vous devez savoir qu'à mon avis, elle contient quelque chose d'intéressant. Le Département désire-t-il la conserver ?

— Probablement pas. Mais je vais poser la question...

Après une brève conversation téléphonique, Hinman dit à Seaton :

— La réponse est négative. Cette solution est sans valeur, et doit être jetée.

— Dans ce cas, j'aimerais que vous me donniez la permission de l'emporter.

— Je ne peux pas vous donner une telle permission, car il s'agit d'un bien appartenant à l'Etat. Mais nous pouvons, au lieu de la détruire, la reclasser et la mettre aux enchères pour la vente de cet après-midi. Si vous désirez l'acheter...

— Parfait.

Après avoir consulté le registre de contrôle, le bureaucrate scella la bouteille, y colla une étiquette sur laquelle on pouvait lire : « *QX 47 R 76 Q B S; bouteille contenant une solution usagée* » et l'envoya au commissaire-priseur du Département.

Quelques heures plus tard, quand celui-ci en arriva à la bouteille en question, il la regarda d'un air de dégoût. Pourquoi vendre une bouteille isolément alors qu'il venait d'en vendre de pleines caisses ? Mais l'indication était formelle. Il devait la mettre aux enchères.

— Une bouteille pleine d'une solution chimique extraite de déchets de platine, annonça-t-il d'une voix tonitruante. Y a-t-il des enchérisseurs ? Dans le cas contraire, jetez-moi ça aux ordures.

Seaton se précipita et essaya de dire quelque chose, mais il reçut un grand coup de coude dans les côtes, et entendit son ami dire d'une voix calme :

— Cinq cents !

— On offre cinq cents. Qui dit mieux ?... Dépêchez-vous... Pas d'autre enchérisseur ?...

— Dix cents ! fit Seaton.

C'est ainsi que Seaton se vit adjuger pour dix cents la solution X, numéro *QX 47 R 76 Q B S*.

La transaction achevée, Scott, qui était là, s'approcha de Seaton.

— Hello, mon vieux Sherlock, fit-il gaiement, est-ce là ta fameuse solution ?

— Oui, répliqua Seaton en souriant. Et elle ne nous a pas coûté cher.

— Pourquoi dis-tu « nous » ?

Seaton présenta Crane à son collègue, qui ouvrit de grands yeux remplis de stupeur quand il reconnut le multimillionnaire.

— Un homme, ajouta Seaton, qui ne pense pas que je sois tout à fait mûr pour l'asile d'aliénés.

— C'est une plaisanterie, monsieur Crane, affirma Scott avec vigueur. Dickie est un type épatant, mais il s'est surmené.

Et portant l'index au niveau de son front, il ajouta d'un ton entendu :

— Maintenant... il travaille du chapeau !

— Assez sur ce chapitre, Scotty ! fit Seaton. Au revoir !

Seaton et Crane montèrent sur leur moto, tandis que Scott déclarait à un de ses collègues :

— Encore un type qui s'est démolé la cervelle. Crane ne tardera pas à s'en apercevoir !

— A moins que, précisément il n'essaie de le remettre d'aplomb. On ne peut pas savoir.

— Possible. En tout cas, il faut que je retourne travailler dare-dare. Je suis en retard d'au moins un mois...

Aussitôt après le retour des deux amis chez Crane, celui-ci versa une partie de la solution dans un petit flacon qu'il enferma dans son coffre-fort, puis il déposa la grande bouteille dans une pièce voutée du sous-sol dont l'entrée secrète n'était connue que de quelques personnes.

— Comme cela, dit-il, la grande bouteille sera en sécurité. Avec ce qu'il y a dans le flacon, je pense que nous pourrons travailler un certain temps.

— D'accord, répondit Seaton. Maintenant, au boulot ! La première chose à faire, c'est de trouver un local pour que j'y continue mes expériences.

— Mais non ! La première chose à faire, c'est d'organiser notre entreprise afin que tout soit bien en règle. Suppose que je meure avant que tu aies résolu ton problème ? Comme nous ne voulons ni l'un, ni l'autre, nous perdre dans les détails, je propose de constituer une société anonyme au capital de un million de dollars, avec dix milles parts. Nous désignerons McQueen, mon banquier, comme président, Winters, mon avocat, comme secrétaire général, et Robinson, mon expert-comptable, comme trésorier. Toi et moi serons, l'un administrateur-général, l'autre directeur général, et pour arriver au chiffre statutaire de sept membres du conseil, nous prendrons M. Vaneman et Shiro. Nous attribuerons au président deux parts, aux autres chacun une part, et nous nous partagerons le reste. Le capital sera représenté pour moitié par un montant de cinq cent mille dollars, que je verserai cash, et pour l'autre moitié par la solution chimique X, découverte par et propriété de Richard Seaton, dont la valeur sera également estimée à un demi-million, puis...

— Mais, Martin...

— Tais-toi ! Je sais que ta découverte vaut bien plus que cela, et que ta solution, quand tu auras prouvé ses qualités, vaudra exactement tout ce que tu voudras en demander, mais il faut bien commencer quelque part.

— Ecoute-moi un instant. Pour commencer, quelques milliers de dollars auraient suffi. Il n'y a pas besoin de millions...

— Veux-tu réfléchir un peu ? Tu t'apercevras qu'il nous faudra beaucoup plus que « quelques milliers de dollars ». Nous devons acheter des appareils coûteux pour les essais ; sans parler de la construction de notre vaisseau, qui coûtera sans doute, à lui seul, plus de cent mille dollars. Et il y aura les salaires... Nous toucherons chacun douze mille dollars par an.

— Douze mille dollars ? Pourquoi me payer quatre fois plus que ce que je touchais au Département ?

— Parce que tu vaux quatre fois plus aux yeux de notre société qu'aux yeux du gouvernement... Car tu espères aboutir, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Mais cela n'est pas une garantie que je réussirai...

— Cela me paraît suffisant pour que notre société te paie un salaire décent ; car tu n'ignores pas combien nous rapportera la chose si elle marche.

— Des centaines de millions, sans aucun doute.

— Très exactement. Donc, nous serons des hommes riches à millions. C'est pourquoi, je pense qu'il ne faut pas partir sur une trop petite échelle. Es-tu convaincu maintenant ?

— Je crois que oui.

— Très bien. Organisons donc l'assemblée générale constitutive de notre société...

Crane appela au téléphone McQueen, le président de la grande banque où sa fortune était placée. Seaton, en écoutant son ami, comprit pour la première fois combien celui-ci était puissant, puisqu'il pouvait d'un seul mot mettre en mouvement des personnages aussi importants du monde de la finance.

Les intéressés furent rassemblés en un temps très court chez Crane, qui exposa brièvement la nature et le but de l'entreprise projetée. Et l'on procéda aussitôt à la constitution de la Société Seaton-Crane.⁶

Quand ce fut fait, et que les visiteurs se furent retirés, Crane se tourna vers Seaton :

— Maintenant que tout est réglé, par quoi commençons-nous ?

— Par chercher le local nécessaire. Je vais aller faire un tour en ville pour cela.

— Que dirais-tu de t'installer ici ?

— Ici ? Tu ne veux pas dire que je pourrais faire mes expériences chez toi ?

— Pourquoi pas ? J'ai dans grand un hangar un dépôt de matériel industriel et un laboratoire d'essais, et rien n'est plus facile que d'aménager un laboratoire chimique pour toi dans l'une des nombreuses pièces vides de cette propriété.

— Je n'aurais pas cru que tu aurais souhaité me voir effectuer un tel travail chez toi. Suppose qu'un bout de métal s'envole et endommage tes murs ?

— Bon. En ce cas, pourquoi ne pas t'installer dans la tour avoisinante ? Elle a quatre fenêtres par lesquelles tu pourras bombarder l'espace environnant sans causer de dégâts. Pas de voisins pour nous observer, et Shiro pourra t'aider. Il nous faudra sans doute engager un autre assistant en qui nous puissions avoir toute confiance....

— Comment ne pourrais-je pas être d'accord puisque cela te convient ? Allons-y, au travail !

⁶ Dans la version de 1958, ce chapitre se conclut ici par le début du Chapitre III de la version de 1928, et ce qui suit est supprimé.